



Illustration de
« Nue et nu »
par Robert Margerit

Jeux de dames

LE DERNIER volume des mémoires de Marcelle Delpastre¹ est paru au début de l'an 2004. Commencée en 1991, la rédaction de ces mémoires avait été interrompue volontairement par l'écrivain le 4 juin 1997, quelques mois avant sa mort, survenue en février 1998. Marcelle Delpastre souffrait d'une maladie dégénérative incurable et c'est Jan dau Melhau² qui aura sauvé de l'oubli ces derniers textes qui auraient manqué à notre patrimoine.

Marcelle Delpastre, née en 1925, aura passé sa vie dans un hameau perdu, à une vallée d'écart des Monédières. Que la montagne est belle, vue de Germont !

Jeune fille, elle aurait pu faire le choix d'être institutrice, comme ses copines de Surdoux ou de Chamberet, ou bien de tenter un métier d'art après une année d'études aux Arts Décoratifs de Limoges. Est-ce l'amour exclusif d'une mère pour sa fille unique ? La décision encore inexplicquée fut de rester les pieds dans les sabots, à la ferme de ses parents, paysans moyens, ni riches ni pauvres, et qui lui laissèrent l'entière liberté de se consacrer à sa vocation littéraire.

Elle assumait quand même sa condition paysanne dans la petite propriété de moins de vingt-cinq hectares, vingt-six vaches au maximum, les cochons, les volailles, le potager et le fidèle tracteur.

Au début des années cinquante, Marcelle Delpastre est une Catherinette impertinente.

1. Les mémoires de Marcelle Delpastre se composent de cinq volumes édités chez Payot : *Les chemins creux* - *Derrière les murs* - *Le temps des noces* - *Le jeu de patience* - *Le tombeau des ancêtres* et d'un sixième *Les Mémoires* édité par Jan dau Melhau, lui-même divisé en trois parties : *Les lourdes chaînes de la liberté* - *Le passage du désert* et *La fin de la fable*.

2. Jan dau Melhau - Pour l'état civil, Jean-Marie Mauray. « On m'a appelé du nom du pays dont je suis issu. Le melhau, c'est la terre à millet... Je suis bilingue occitan-français. Ma génération est la dernière à l'être naturellement ». Il est tout à la fois musicien, chanteur, conteur, poète, dessinateur, chroniqueur, écrivain, éditeur, et... jardinier. Il se juge hors du champ social normal et n'accepte pas que l'on assimile son écriture à des patoiseries. (Pour en savoir plus : *Auteurs en scène* n°4)



*Marcelle Delpastre
dédicace ses livres
le jour de l'inauguration
du Centre culturel
Robert Margerit d'Isle.*

Lorsqu'elle va oser écrire à Margerit, Prix Renaudot pour un Dieu pas assez nu, dira-t-elle, elle le fera avec le culot d'une adolescente, une lolita aux trois syllabes chantantes, et l'impudeur d'une fille « en mal de galant ».

Elle va vouloir traiter d'égal à égal et faire montre d'un talent littéraire qui autorise une libre critique, et justifie, croit-elle, une incursion sans gêne dans la vie privée.

Dans notre cahier V, André-Guy Couturier avait donné une première étude de la correspondance Delpastre-Margerit, en la limitant volontairement au *Dieu nu*, pour rester dans le cadre du cinquantième anniversaire du Renaudot, thème central de notre cahier.

Aujourd'hui, nous serons encore plus restrictifs en ne retenant qu'un seul sujet, celui de l'homosexualité. Voici pourquoi : nous avons retrouvé dans les archives de notre Association une lettre, disons d'une belle inconnue puisqu'elle est anonyme, et citée en référence dans une réponse de Margerit à Delpastre. La belle anonyme, après lecture

de *Par un été torride* qui traite entre autres d'une passion amoureuse entre deux femmes, raconte avec force détails que le roman est l'intégral reflet de sa propre existence, environnement compris, maison, rivière, barque...

Cette lettre extraordinaire, « un petit volume » dit Margerit, doit être lue en gardant bien en tête qu'elle a été écrite en 1951 - La nuit des temps - Brûlez-la, demande « Geneviève » au destinataire. Ce serait, madame, donner raison à la morale strangulatrice que pourfendait votre écrivain préféré.

Revenons à notre corrézienne en sabots. Armée de la plume d'oie et de l'aiguillon que l'on pique au cul des vaches récalcitrantes, elle va tenter, d'insinuations en petites perfidies, de désarçonner Margerit qui réplique aux piques dans l'angélisme le plus patient : « Non, je ne suis pas homo, mais un couple de femmes est, pour moi, un idéal de beauté ».

Au demeurant, homo dont on a exclu sexuel par l'apocope³ bien étrange castration, n'est pas dans le vocabulaire de l'époque. Pédéraste dit Margerit, alors que sa correspondante anonyme use du précieux « corydonisme » pour traiter des rapports masculins qu'elle fustige, mais oui, les qualifiant de contre-nature, avec au passage, une volée de bois vert pour Peyrefitte et son « affreuse littérature ».

Corydon étant ce berger Korudôn, belle petite gueule de pâte grec, célébré par les poètes bucoliques et pas seulement.

Dans l'insolence de sa jeunesse, Marcelle Delpastre est Velez de Guevara et son diable boiteux, Asmodée, le démon des désirs impurs, qui soulève le toit des maisons pour découvrir les secrets des habitants, thème repris par Lesage mais aussi par Mauriac et surtout Jouhandeau dans *Chaminadour*. C'est le paradoxe de Delpastre qui jamais ne connut l'amour, ou plus exactement, n'eut jamais d'amant.

3. Apocope : Nous l'utilisons tous et y compris monsieur Jourdain. C'est la suppression d'une ou plusieurs syllabes à la fin d'un mot (prof, stylo, métro). L'aphérèse est le même retranchement, au commencement d'un mot (Toine pour Antoine).

L'explication est dans le miroir inversé que nous tend la correspondante anonyme :

« ...mon amie n'est pas mariée...
n'a jamais eu d'amant...
mais comment trouver un épouseur,
un établissement (sic) pour une femme pauvre
vivant à la campagne ? »

Par défaut, Marcelle Delpastre tissait les liens entre désir et les mots du désir, sexualité, et les mots de la sexualité. Se proclamait courtisane en sa littérature.

Dans notre jeu de dames, avançons encore un pion. Voici la réponse de Margerit à la petite curieuse :

Paris le 25 mars 1953

Chère Mademoiselle,

Merci de votre lettre pittoresque. Vous savez que vos missives très originales me divertissent toujours. Elle me font entrevoir tout un petit monde autour de vous - un monde fort romanesque. Vous peignez bien, et avec fort peu de chose, ce qui vous entoure.

Votre lettre - à laquelle je n'ai pu répondre plus tôt parce que, d'abord, j'étais malade et qu'ensuite j'ai eu beaucoup de besogne - fournit une excellente contribution à la connaissance de la psychologie féminine. J'y vois que vos amies n'ont guère de respect pour les quadragénaires grisonnants, dont je suis, hélas ! Alors que j'ai tant de respect - désuet - pour les jeunes filles. D'où ma dédicace, que vous jugez si finement.

Mais elles ne sont pas perspicaces vos amies. Prétentieux, dit l'une. Comme je voudrais que ce fût vrai ! Pédéraste, dit l'autre. Si cet avantage m'eût été donné, il faciliterait bien ma carrière, car aujourd'hui où les sexes se séparent et commencent « à se jeter de loin des regards irrités », les hommes n'aiment plus

qu'un homme aime les femmes. Je reste malheureusement cet arriéré. Pour être homosexuel, il aurait fallu que je fusse femme. Combien je regrette de ne point l'être et de ne pouvoir former avec une de vos pareilles, un couple dont le mâle, inélégant, mal fait et vulgaire, soit exclu. Comment une femme peut-elle accepter, aimer, un homme ! La raison l'explique, bien sûr ; mais le sens artistique se refuse à l'admettre, et pour ma part, bien que je profite – à regret, ou plutôt avec chagrin – de cet errement du goût féminin, je voudrais l'effacer. Vous comprenez maintenant pourquoi dans presque tous mes livres il y a des lesbiennes. Pour les Grecs, le type idéal de la beauté, c'était l'Hermaphrodite. Pour moi c'est un couple de femmes homosexuelles. C'est madame de Boisménil et Pierrette dans *Mont-Dragon* – dont j'ai combiné la mésentente uniquement pour des besoins littéraires –, mais je n'en crois pas un mot. C'est madame Bléhault et Michèle dans *Un été torride*.

Après la publication de ce roman, j'ai reçu une lettre extraordinaire – presque un petit volume – d'une dame anonyme (elle signait du nom de mon héroïne), me disant que j'avais raconté sa propre histoire. Elle me la racontait elle-même, et il n'y a que des différences de détails. Elle était devenue passionnément amoureuse d'une jeune fille, après avoir, comme madame Bléhault, commencé avec elle par un élégant libertinage. Et il y avait dans sa lettre cette phrase étonnante : « Toutes nos nuits sont encore des nuits de noces ». Ne croyez pas que j'invente ; ma femme a lu cette lettre.

Vous voyez à quel point la vôtre m'a intéressé, puisqu'elle m'entraîne à vous écrire aussi longuement.

Mes meilleures amitiés, chère Mademoiselle.

Robert Margerit

Réponse presque immédiate, 6 avril, six feuillets, de Marcelle Delpastre.

Nous n'en citerons que ces courts extraits :

Je trouve curieuse cette idée de souhaiter être femme... je ne me trouve nullement privilégiée de l'être et je ne pense pas que vous en seriez plus heureux. Certes ! votre admiration des femmes vous les fait voir sous un jour bien favorable, semble-t-il. Mais si vous étiez l'une d'elles, cela cesserait vite de vous amuser.

...

Je suis toutefois d'accord avec vous : en principe et même en réalité, une femme c'est plus joli qu'un homme, plus harmonieux, plus décoratif. Je dessine des femmes depuis très longtemps, avant de savoir écrire. C'est exquis, délicat ; cela coule comme de l'eau.

...

Je trouve extraordinaire la lettre dont vous me parlez. Vraiment extraordinaire. J'aimerais connaître ce chef d'œuvre in extenso.

Marcelle Delpastre n'aura jamais lu ce texte que nous dévoilons à nos lecteurs. Un roman dans le roman. Passionnée par la lecture de *Mont-Dragon* qui avait déclenché des rencontres forestières... très appréciées, l'inconnue qui signe Geneviève, s'est, dès parution, jetée sur *Par un été torride*.

Voici le texte intégral de sa lettre :

C'est la première fois, Monsieur, qu'il m'arrive d'écrire à un auteur que je n'ai pas l'avantage de connaître mais il y a vraiment entre ma situation personnelle et un épisode de votre *Été torride* une telle analogie que j'ai vraiment toutes les raisons du monde pour vous en entretenir.

Imaginez que j'habite un département du Sud-Ouest, sur une jolie rivière, à cinq kilomètres du

chef-lieu ; que je suis la modeste propriétaire d'une maison plus modeste encore avec un petit jardin de curé donnant sur le chemin de halage, et d'une barque qui s'appelle l'*Émeraude* ; que, veuve d'un ingénieur capitaine de réserve tué en 1940, je suis la Geneviève d'une Michèle qui m'est très chère. Vous voyez que tout arrive, même ce qui est dans les romans.

Me trouvant en ce moment à Paris où je viens tous les ans chez des cousins, à pareille époque pour prendre l'air de la capitale, j'ai acheté votre dernier né, parce que certains passages de *Mont-Dragon* nous avaient beaucoup intéressées, et je me suis en quelque sorte reconnue dans Geneviève d'autant que les rapprochements ne s'arrêtent pas à ce que je viens de vous dire.

J'ai, en effet, trente-huit ans, et mon amie vingt-sept ; elle n'est pas mariée, n'a jamais eu d'amant. Notre aventure a commencé par le libertinage, et c'est « Michèle » qui en a pris l'initiative. Il y a eu entre elle et moi, au début un flirt qui a beaucoup, énormément ressemblé à celui que vous dépeignez avec tant de connaissance de l'âme féminine, des détours du désir féminin. « Michèle » n'avait pourtant eu, avant moi, qu'une petite aventure de pension, parfaitement classique, alors que j'étais, moi, très au fait (mon mari, volontiers spectateur de gracieux duos, m'avait ménagé de gentilles rencontres). C'est pourtant moi qui ai été capturée, quitte à faire, à mon tour une prisonnière.

Vous avez raconté avec bien du talent ce qui, en somme, nous est arrivé. Vous êtes avec Pierre Benoît, à peu près le seul romancier qui ait fait une place à ce genre d'idylles, mais Pierre Benoît, avec tout son génie de conteur, n'en voit que les ressorts romanesques, alors que vous en exprimez le suc psychologique les résonances les plus secrètes.

Il y a tout de même des différences. Je ne suis pas blonde, mais châtain foncé, pas Rubens, mais élancée dans le genre fausse maigre ; je ne suis ni belle, ni jolie, mais de physionomie avenante et « bien » de ma personne. « Michèle » n'est pas brune, mais, châtain-clair ; elle a des yeux gris-bleu et non point verts ; elle est tout aussi loin que moi de pouvoir prétendre à la beauté, mais son corps, son expression sont la grâce même. Elle n'est point fille de famille, pas du tout, ni enfant gâtée, mais vit pauvrement, avec mérite, de leçons d'anglais (elle est licenciée) et, excellente musicienne de cours de solfège dans une institution libre. Elle habite le chef-lieu, vient avec son vélo-moteur passer ses week-ends chez moi, et toutes ses vacances ; elle me rend en outre visite en venant, l'été, passer deux fois par semaine la soirée en ma compagnie et, l'hiver, l'après-midi du jeudi.

Autre différence, celle-là capitale, entre elle et moi d'une part et, d'autre part, vos deux partenaires du petit bois : nous nous aimons. Après le libertinage, l'amour est, entre nous, tout naturellement venu. Nous goûtons ensemble la plénitude du bonheur. D'abord la paix des sens, c'est-à-dire le maximum de désirs amoureux couronné par un maximum de satisfactions ; après bientôt trois ans de liaison, nous sommes aussi ardentes au plaisir qu'au premier jour ; toutes nos heures d'intimité sont des nuits de noces ; la curiosité, la soif que nous avons l'une de l'autre ne font, avec le temps, que croître et embellir. Croiriez-vous que nos lettres gardent la trace de notre ardeur que, bravant l'honnêteté sans recourir au latin, elles attisent à distance ? La paix du cœur ensuite, celle-là totale, absolue, la confiance, la certitude de la non-trahison, de l'impossibilité de toute infidélité, la ten-

dresse débordante, inépuisable, le don réciproque de tout ce qui est, en nous, le plus désintéressé, le plus pur, le meilleur.

Pourquoi je vous raconte cela ? Parce que vous avez bien parlé d'une idylle entre femmes, et que je voudrais que vous en parliez encore, et encore mieux. Vos flirteuses de la barque (entre nous l'*Émeraude* a vu des scènes un peu plus poussées) se sont amusées à fleur de peau : mais combien d'autres couples féminins, qui ne sont pas moins... épidermiques, s'aiment, en outre, à plein cœur ! Il faudrait que quelqu'un fît le roman d'un de ces couples, pour nous faire oublier les horreurs de monsieur Peyrefitte, l'affreuse littérature de l'homosexualité masculine. Je tiens qu'entre femmes, en dépit de l'étymologie et du sens littéral, le mot d'homosexualité doit être évité, car, à la différence du corydonisme, ces rapports-là ne sont pas contre nature mais, au contraire, aussi naturels qu'il est possible, au cœur même de la complexité des dispositions, des tendances féminines.

Remarquez bien que je ne prône pas généralisation des ménages tels que le mien ; je respecte, j'approuve et j'admire la famille, la maternité ; je ne fais aucun prosélytisme pour mon saint - ou ma sainte ; la religion d'ailleurs me le défendrait, et je suis bonne catholique (mon amie aussi, du reste). Je tiens seulement que, dans des situations données, certaines femmes auxquelles le mariage et la famille sont refusés peuvent trouver le bonheur dans une amitié féminine. Moi, par exemple, qui ai jadis épousé par amour un homme dont la mort m'a cruellement séparée, ne pouvais guère, à mon âge et dans ma très modeste situation de fortune, vivant, de surcroît, à la campagne, facilement trouver un nouvel établissement dont

l'occasion ne s'est d'ailleurs pas présentée. « Michèle » qui, de bonne foi et fort diligemment, a cherché, sans le trouver un époux, est à la même enseigne. Et nous connaissons tout de même le bonheur le plus complet et le plus doux, nous avons à profusion les plaisirs du sexe et les joies du cœur.

Nous ne sommes pas une exception. Finies, les viragos à faux cols genre marquise de n'y a plus que des femmes qui se situent *ensemble* dans la féminité d'aujourd'hui, dans la féminité *humaine*, qui prennent *ensemble* la vie et le sexe comme ils sont, s'accommodent au mieux, *ensemble*, des réalités économiques et sociales, la féminité sage qui sait ce qu'elle peut tirer elle-même d'elle-même. Je connais trois couples de ce genre à Paris, dont deux avec cohabitation ; et il y en a des multitudes.

... Ce serait pour un romancier à préoccupations commerciales, une vaste clientèle et, pour un romancier désintéressé comme vous, Monsieur, un passionnant sujet d'exploration... Tout ce petit monde saphique vit, s'aime, se caresse, s'assiste, se console ; se trahit quelquefois ; une voisine peut être jolie, une boniche accorte, une camarade entreprenante ; un corsage prometteur, un jupon engageant ; un regard doucement interrogateur, que de tentations ! « Michèle » et moi y échappons. Trop tentées l'une par l'autre pour nous laisser détourner l'une de l'autre ; mais il nous arrive de sourire d'autres couples moins... assortis.

Oui, Monsieur, il y aurait tout un roman à écrire sur Lesbos 1951, roman qui, sans tomber le moins du monde dans le genre érotique - le plus ennuyeux de tous - pourrait tout de même donner une idée des tendres délices de l'amour entre femmes. Il y a une manière de tout dire sans choquer les convenances ;

cette manière, vous l'avez certainement, et je me permets de trouver que vous pourriez aller, en tout bien tout honneur, sensiblement plus loin encore dans la suggestion sans encourir le reproche de passer les bornes. Dans votre *Été torride* la scène du petit bois, que vous passez par prétérition⁴, aurait pu être aussi agréablement que discrètement évoquée ; de même quelques touches plus vives n'eussent point déparé la charmante scène du bain nocturne...

Vous... dirai-je que *Mont-Dragon*, lu par nous au début de notre liaison, nous a suggéré des entretiens... forestiers qui furent de nous fort appréciés ? Que votre conscience d'écrivain se rassure : vous n'avez pas exercé une action immorale en induisant deux femmes en tentation ; si un couple de pécheresses a puisé quelques idées dans votre littérature, c'est leur affaire et non la vôtre.

Voilà, Monsieur, ce que j'avais à vous dire. Je suis contente de vous l'avoir dit. Je suis si reconnaissante à mon immense bonheur que je voudrais le clamer sur les toits : pourquoi ne l'eussè-je point avoué en confidence à un écrivain que j'estime et auquel je sais grand gré d'avoir bien voulu consacrer quelques pages au plus gracieux, au plus tendre, au plus chaste, au plus lascif, au plus naturel (j'y tiens !) des amours humaines. Je ne m'en repens pas. Je pourrais, étant libre de mes actes, vous donner mon nom et mon adresse, mais à quoi bon ? Je ne désire pas entretenir avec vous (qui sans doute n'y tenez pas davantage) une correspondance qui serait à mes yeux scabreuse et, à la vérité, je n'ai rien de plus à vous confier. Dans quelques jours « Michèle » sera dans mes bras ; nous

4. Prétérition : La formule employée par la correspondante anonyme de Margerit (la scène du petit bois que vous passez par prétérition) nous semble erronée : La prétérition est une figure de rhétorique qui consiste à prétendre ne pas évoquer une chose dont on va parler. Insuffisamment, dans ce cas là, où notre lectrice reste sur sa faim.

lirons l'Été ensemble en y ajoutant peut-être un ou deux épisodes vécus ; nous attendrons votre prochain livre avec l'espoir qu'il nous parlera encore du sujet qui nous intéresse. Adieu, Monsieur, brûlez ceci et souvenez-vous que vous avez beaucoup de lectrices qui aiment ce que j'aime et aiment qu'on leur en parle.

Geneviève

NB Signalons l'existence d'un excellent article sur Marcelle Delpastre, paru dans la revue Elle en 1993 et signé Philippe Dufay. Très belles photos sur l'univers de la femme.